

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 74 (1986)

Heft: [12]

Rubrik: Cultur...elles

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

NOUVELLE PRESIDENTE AU CENTRE DE LIAISON (JU)

Au cours de sa troisième assemblée générale, le Centre de liaison des associations féminines jurassiennes s'est donné une nouvelle présidente en la personne de Mariéthé Mertenat, qui remplace Betty Cattin, démissionnaire. Outre diverses nominations, l'assemblée s'est également occupée de l'avenir. Le Centre de liaison prévoit ainsi de publier un dépliant afin de se faire connaître et d'offrir une tribune aux diverses associations membres.

Autre projet, celui de lancer une étude sur les jeux des enfants, en collaboration avec les ludothèques. Enfin, le CL, qui s'interroge sur l'abstentionnisme des femmes en matière politique, va diffuser le plus largement possible un questionnaire afin d'en trouver et d'en analyser les raisons.

Cette étude devrait servir à motiver les femmes à accepter davantage de charges dans les partis politiques et dans la fonction publique. Un programme chargé pour le Centre de liaison, qui ne manque ni de courage ni d'enthousiasme ! — (mh)

ELECTIONS DANS LE JURA: PAS DE QUOI PAVOISER !

Cinq femmes élues sur les soixante membres que compte le Parlement jurassien : les élections de novembre 86 n'ont rien apporté de neuf, se soldant par le même résultat que celles de 82. Un petit mieux tout de même en ce qui concerne les suppléantes, qui, rappelons-le, remplacent les député(e)s aux séances plénières, ont les mêmes droits et obligations et peuvent être désigné(e)s dans des commissions parlementaires : cinq noms féminins sont sortis des urnes, contre trois, il y a quatre ans. Fort de ces résultats, le Bureau de la condition féminine, qui n'a pas ménagé ses efforts durant la campagne électorale, ne se décourage pas. Et il prépare d'ores et déjà les élections de... 1990 !

Le BCF estime en effet qu'il s'agit de préparer des candidates dès maintenant, « en établissant avec elles et pour elles de réels plans de carrière ». Car dans quatre ans, les femmes veulent pavoiser ! — (mh)

PENDANT LES FETES, LISEZ ROMAND(ES) ! VINGT-QUATRE PETITS BIJOUX

Ils ne sont pas à mettre entre les mains des enfants, ces « Contes-gouttes » finement ciselés par Anne-Lise Grobéty*. Certes, les chères têtes blondes pourraient être sensibles, autant que les adultes, à la poésie du « Jongleur de sucres », qui va de village en village en exerçant son art, ou à celle des « Renifleuses de pluie », avec leur chapeau pointu et leur robe en papier tournesol. Et

quoi, pour garder son emploi, il certifie avoir constaté une forte charge de chaleur humaine...

Prenez « L'avaleuse de couleuvres », qui se plaisait à officier, entre autres, sur les bancs des parlements, « où les couleuvres sont particulièrement juteuses ». Ne lui vint-il pas à l'esprit un jour, au mépris de toute conscience professionnelle, de faire avaler des couleuvres aus-



Anne-Lise Grobéty

« Le pelleteur et la pelleteuse de brouillard », alors, s'exténuant à lancer derrière eux l'impalpable masse humide, jusqu'à ce que le paysage éclate « comme un nouveau-né au soleil » !

Oui, mais les contes d'Anne-Lise Grobéty, comme tous les contes qui se respectent, ont une morale, et celle-ci n'a rien pour séduire les âmes innocentes. Prenez « Le vérificateur de baisers », chargé de vérifier l'authenticité d'un baiser de paix made in Switzerland (esprit de Genève, es-tu là ?) : sous la rubrique « puissance », pour être honnête, il devrait faire état d'une quantité impressionnante de mégatonnes en missiles porteurs de têtes nucléaires ; au lieu de

si par d'autres ? Il est vrai qu'elle fut bien punie : on la muta sur-le-champ au « Comité de la Lessive du Soldat ».

Symboliques sans être didactiques, gorgés de sens mais tissés d'exquise gratuité, construits en trompe-l'œil pour enchanter, au sens propre du mot, lectrices et lecteurs, les contes d'Anne-Lise Grobéty sont en outre constellés de trouvailles linguistiques (l'un d'eux s'intitule : « Le cassignoleur de carmoiselles » !). Ils ont pourtant un défaut, celui d'être trop vite lus. A la fin, on en redemande. — (sl)

* *Contes-gouttes*, par Anne-Lise Grobéty, Bernard Campiche éditeur, 1986, 130 p.

LA CHEVRE DE M. SEGUIN

Amélie Plume nous offre le troisième épisode* de la vie sentimentale du couple BC-BG Amélie-Emile, raconté par Amélie. L'usure de la vie conjugale, la « famille-prison », l'ennui, comment vont-ils s'en sortir ? Emile propose une aventure et, puisqu'il s'agit d'un couple moderne, la liberté est pour chacun(e) et on se racontera tout... Quels dialogues ! Nous rions bien à ce vaudeville mode 1980. Mais nous éprouvons aussi beaucoup de tendresse pour Amélie qui se

débat avec ses contradictions, quand ce n'est pas avec ses filles. Comment tout cela finit-il ? Faut-il trouver la morale dans la fin tragique de la chèvre de Monsieur Seguin (dont est tiré le titre du livre) ? Nous espérons que non et attendons la suite, dans le prochain livre d'Amélie Plume. — (ogil)

* *En bas tout en bas dans la plaine*, Editions Zoé, Genève, 1986.

L'ENFER, C'EST LES AUTRES

1940, un petit village neuchâtelois accroché aux confins du pays. En toile de fond, la guerre qui ravage la France toute proche, rôde à la frontière suisse et tient en alerte, sur les crêtes, les soldats mobilisés. Au village, puisque « elles ne sont que des femmes », elles attendent, suspendues, en marge des événements. Dans ce huis-clos étouffant où rien ne se passe, les sentiments s'aiguisent, s'exacerbent et enferment chacun dans sa solitude. Au fil des mois, Judith, 24 ans, lutte contre l'amertume d'une jeunesse volée, confrontée à l'absence de Jac-

ques, son fiancé, à la dépendance accrochée de sa mère et à la dérive de sa sœur, murée dans son anorexie. Confrontée surtout au repli frileux sur soi-même, à l'intolérance et au racisme, elle se lance dans une recherche éperdue d'elle-même et des valeurs qui fondent l'être. Une quête lucide et généreuse qui l'amènera, mûrie, au chevet de sa mère, dont la mort ne signera qu'en apparence l'inachevé du dialogue. — (mm)

Trop petits pour Dieu, Monique Laederach, Editions de l'Aire, 1986.



Monique Laederach

DES LIEUX SI COMMUNS

« C'était avant les guerres, avant les deux dernières... ». Le premier récit de fiction d'Ursula Gaillard,* historienne et enseignante, se situe en fait en majeure partie dans l'entre-deux guerres, et se prolonge au-delà de la deuxième ; mais on songe irrésistiblement, en le lisant, à cette chanson de Michel Bühler qui raconte la vie des petites gens, à l'aube du siècle.

Ici, c'est l'histoire d'une famille campagnarde de l'ouest de la Suisse, faite de conflits d'intérêts, de rancœurs tenaces et d'obscurités frustrations, mais aussi de dévouement, de fidélité, et d'une farouche obstination à vivre. Il y a le père infirme et tyrannique, qui s'attendrira pourtant, dans sa vieillesse, au contact de sa petite-fille ; il y a la mère, soumise et stoïque jusqu'à la mort ; et il y a les enfants, et les enfants des enfants, qui vont chercher, chacun-e à leur manière, à s'échapper de l'étouffante étroitesse du quotidien.

Il y a surtout, aussi galvaudé que soit le mot, une atmosphère : l'atmosphère des jours qui passent, dans l'atelier sombre où l'homme répare des bicyclettes, auprès de la fontaine où la femme s'active à la première lessive du printemps, le soir autour de la radio, qui diffuse les programmes allemands, à l'époque où l'on était convaincu « à la fois qu'Hitler est un grand homme et que les Suisses, vaillants et courageux, sauront faire face à toute intervention étrangère »...

Une atmosphère que l'auteure résume dans les trois dernières pages du livre, magnifiques : « Il est des paysages arrêtés... copies sans âge d'une carte postale au ciel tristement serein, des lieux communs, des toiles de fond pour tranches de vie rangées, qui servent d'étalon pour mesurer toutes les situations et couper en toute bonne foi ce qui n'entre pas dans le cadre ». — (sl)

* **Paysage arrêté**, par Ursula Gaillard, éd. d'En Bas, 1986.

MÈRE COUPABLE ?

Aline Carteret, en 116 pages d'une grande intensité*, écrit à sa fille qui s'est suicidée à l'âge de 37 ans. Cent seize pages d'interrogations : quelle(s) faute(s) a-t-elle pu commettre pour que sa fille en arrive là ?

Ce texte m'a frappée très profondément. Quelle mère ne s'interroge pas plus souvent qu'à son tour à propos de la façon dont elle a élevé son enfant : « ai-je été assez tendre ? assez sévère ? trop sévère ? assez encourageante ? l'ai-je traumatisé ? Les difficultés qu'il connaît ne proviennent-elles pas de mon attitude ? de mes problèmes à moi ?... etc. »

Aline, ma sœur, je comprends toutes les questions que vous vous posez, je suis sûre que — vivant le même drame — je souffrirais et m'interrogerais de la même manière, et que la plupart des mères culpabiliseraient comme vous, pourtant... NON ! Je crois très intimement que vous n'êtes pas coupable. Et ce n'est pas parce que, comme vous le dites à la page 107 : « les féministes se riront de mon sentiment de culpabilité. Elles diront, très savantes, que j'ai intériorisé les idées psychiatriques à la mode depuis 1930 par lesquelles la mère est jugée responsable — et seule responsable — de tout ce qui arrive à ses enfants. Elles proclameront que c'est une nouvelle façon d'asservir les femmes qui doit être catégoriquement rejetée. »

Ce n'est pas si simple. Une maladie de l'âme ne surgit pas ainsi, à cause de toutes les fautes que vous pourriez avoir commises, elle préexiste. De même, un cancer peut se développer chez quelqu'un, alors qu'une autre personne placée dans les mêmes conditions extérieures (pollution, fumée, malnutrition...) ne sera pas malade.

Je sais bien, Aline, que je ne vous console pas en vous disant cela et que la blessure reste atrocement douloureuse : vous avez souffert tant que votre fille vivait, la voyant se débattre contre son état, contre les psychiatres, vous souffrez aujourd'hui de l'avoir perdue, puisse maintenant un sentiment de délivrance l'emporter, sentiment semblable au soulagement qu'éprouve le proche d'un cancéreux qui s'est éteint dans d'atroces souffrances.

Reste que le livre est intéressant, que les citations du journal de votre fille sont remarquables de finesse et d'intelligence mais je ne me prononcerai pas sur le débat qu'elles peuvent introduire entre tenants de la psychanalyse freudienne et défenseurs de la psychiatrie postfreudienne (tels que Balint et Rogers par exemple) n'étant pas assez informée sur ce sujet. — (sch)

* **Rends-moi la vie !** Editions Cornaz, 1401 Yverdon-les-Bains.

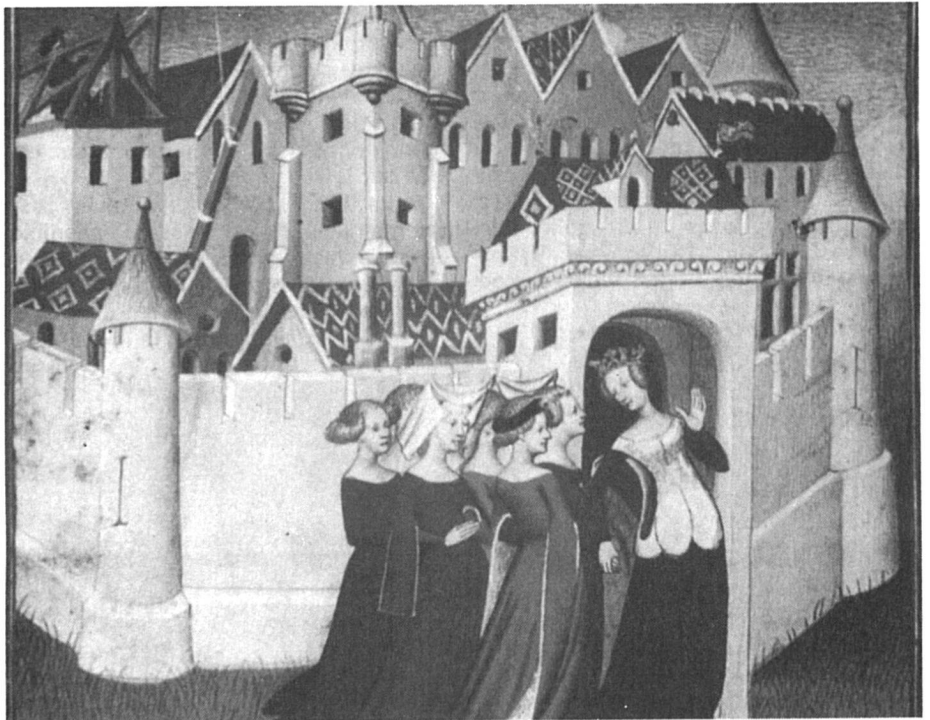
CHRISTINE DE PIZAN ET LA « CITE DES DAMES » DE LA DIGNITE DES FEMMES

Christine de Pizan est fréquemment évoquée comme la devancière du féminisme moderne. Mais qui connaît vraiment sa vie, son œuvre, ses idées? Une traduction en français moderne de son principal ouvrage, « La cité des dames », vient de paraître, qui nous permet de faire mieux connaissance avec cette femme hors du commun.*

Christine de Pizan vécut au XVe siècle, à Paris, dans un milieu proche de la Cour. Lorsqu'elle avait vingt-cinq ans, son mari, secrétaire du roi, mourut d'une épidémie, la laissant seule avec trois enfants et des parentes à charge, et criblée de dettes. Pendant de longues années, la jeune femme dut se battre pour assainir la situation financière de la famille. Mais elle avait reçu une bonne éducation, et le veuvage la laissait libre de se retirer dans cette « chambre à soi » qui a fait si cruellement défaut aux écrivaines de tous les temps, y compris le nôtre : malgré les difficultés matérielles, Christine décida alors de se consacrer au travail intellectuel.

« La Cité des Dames », entreprise monumentale de réhabilitation d'un sexe opprimé et méprisé, témoigne de cette cohérence foncière entre la vie et l'œuvre qui semble être l'une des constantes de la création féminine. Femme indépendante, vivant de sa plume et hors de toute tutelle masculine, Christine de Pizan écrit pour redonner aux femmes l'assurance de leur dignité et la confiance en leurs capacités. C'est la misogynie profonde, diffuse et tenace de la culture des hommes qui la pousse, comme elle le raconte dans le premier chapitre de la « Cité des Dames », à jeter les bases d'une autre culture, où les apports et les mérites des femmes seraient enfin reconnus.

Cette reconstruction prendra la forme allégorique de l'édification d'une citadelle, dont chaque pierre sera constituée par la vie d'une femme illustre du passé. Pour aider Christine à mener à bien sa tâche, trois envoyées de Dieu viennent la visiter : Raison, Droiture et Justice. C'est dire que la « Cité des Dames » n'échappe pas, sur le plan formel, aux conventions littéraires de l'époque.



Elle n'échappe pas plus à l'esprit du temps par la référence constante qui y est faite à des valeurs aujourd'hui désuètes, comme la division des rôles sociaux entre les deux sexes, la virginité et la chasteté, la soumission de l'épouse à l'époux (l'histoire de Grisélidis, qui se laisse humilier et torturer moralement par son mari pendant des années, sans une plainte, est à cet égard particulièrement atroce), la glorification des vertus guerrières ou du système aristocratique.

Et pourtant, sur bien des points, la modernité de son message nous laisse confondu-e-s : le rôle que Christine de Pizan attribue aux femmes dans le progrès de la civilisation (notamment en ce qui concerne les découvertes techniques et scientifiques) n'est pas encore reconnu de nos jours ; les préjugés qu'elle dénonce quant aux prétendus défauts féminins (faiblesse de caractère, infériorité intellectuelle, coquetterie, bavardage...) ont encore cours ; la fable immon-

de du « plaisir » que les femmes prendraient à se faire violer, qu'elle conteste avec véhémence, fait encore les beaux jours de certains procès contemporains.

Alors, contradiction ? Les traducteurs ne le croient pas. Ils notent, dans leur introduction, que le féminisme de Christine de Pizan ne pouvait se déployer que dans le contexte qui était le sien. « Exemple de modernisme et d'archaïsme, l'œuvre de Christine de Pizan nous enseigne à ne pas mesurer les idées de nos devancières à l'aune de nos seules préoccupations. Ce sont les circonstances qui font que tel combat est d'avant ou d'arrière-garde. »

Espérons que nos successeuses du XXIVe siècle feront preuve, à notre égard, de la même intelligence.

Silvia Lempen

* Christine de Pizan, Le Livre de la Cité des Dames, traduction et introduction par Eric Hicks et Thérèse Moreau, Stock/Moyen Age, 1986, 292 pages.

Les traducteurs parleront de « La cité des dames » le samedi 21 décembre, à 14 h 30 sur « Espace 2 », Radio romande.

DEUX SIECLES DE LA VIE DES FEMMES EN SUISSE **HISTOIRE(S) DE FEMMES**

L'événement était attendu depuis des mois : le Limmat Verlag de Zurich vient de publier un volume de presque 600 pages sur l'histoire des femmes en Suisse*. Avec une vingtaine d'autres historiennes, les deux éditrices, Elisabeth Joris et Heidi Witzig, ont réuni plus de 300 documents. Des excellentes photos, dont celles de Jeanne Chevalier, Paul Senn, Hans Staub et Gertrud Vogel, illustrent ce livre.

organisations de femmes, féminines ou féministes, syndicales ou corporatistes, politiques ou de bienfaisance, cassent ce confinement. Elles permettent aux femmes individuelles de sortir de leur isolement domestique et marquent leur entrée sur la scène publique.

On le voit, l'objectif de « Frauen geschichte(n) » est d'embrasser l'ensemble de la vie des femmes, en Suisse, durant les deux derniers siècles. Inévitablement, une œuvre aussi vaste, reflétera le

plus de contradictions que la famille possédante. Les intérêts souvent divergents entre ces deux classes, comme entre diverses couches de la bourgeoisie, sur l'utilité ou non de favoriser le développement familial ouvrier jouèrent leur rôle. Mais les femmes et les hommes du prolétariat, ainsi que ses organisations, s'affrontèrent aussi constamment, de manière directe ou diffuse, à ce sujet. La famille ouvrière comme résultat de ces heurts est donc probablement différente de la famille bourgeoise.

VOUS AVEZ DIT TRAVAIL ?

Un autre chapitre souligne une des causes de cette différence. Elle repose sur le rapport qui lie les ouvrières au travail salarié, le seul travail socialement reconnu. Contrairement aux femmes bourgeoises, confinées dans la domesticité, les nécessités économiques poussent les ouvrières hors de la famille. Ce n'est que plus tard, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, que cette « liberté » sera restreinte par les lois de protection spéciale. La tendance chez les femmes de la bourgeoisie est inverse. Après avoir obtenu la possibilité d'étudier, elles doivent se battre pour exercer leur métier et elles réussiront. Comme troisième possibilité, entre l'ouvrière et l'universitaire, — des positions peu tolérées à l'époque — s'ouvre encore toute une gamme de professions dites féminines. Toutes ces bonnes, sommelières, vendeuses, modistes, puis infirmières et secrétaires, s'accordent bien avec le rôle concédé aux femmes. En effet, les conditions dans ces professions — comme le montrent les auteures — sont telles, qu'elles gardent les femmes dans la position de subordonnées.

Une problématique qui reste d'actualité. La longue marche vers le droit au travail salarié et à l'égalité se poursuit. Cet ouvrage en montre les étapes et les difficultés. Espérons qu'il sera traduit en français !

Brigitte Studer

* Frauengeschichte(n). Dokumente aus zwei Jahrhunderten zur Situation der Frauen in der Schweiz. Edité par E. Joris et H. Witzig. Limmat Verlag, Zurich 1986, 578 p.



Elisabeth Joris et Heidi Witzig

Photo Limmat Verlag

Les auteures de cet ouvrage-moment groupent les documents et illustrations par thème et accompagnent chacun d'une introduction. Partant du développement du caractère spécifiquement féminin en parallèle à l'industrialisation, elles décrivent dans un deuxième chapitre le bouleversement des structures et de la fonction de la famille, ainsi que les conséquences de sa « privatisation » sur les femmes. Dans un autre chapitre, elles abordent le travail salarié féminin, son ampleur, sa localisation et sa signification contradictoire entre un désiré, un interdit et une obligation. Puis, elles arrivent aux normes de féminité, auxquelles toutes ont été et, dans une moindre mesure, sont encore soumises : une morale sexuelle stricte et une image casanière, docile et passive des femmes. Heureusement, et c'est le sujet du dernier chapitre, les

niveau de la recherche, ses forces et ses faiblesses, particulièrement en ce qui concerne la jeune historiographie féministe. Cette inégalité se retrouve dans certains chapitres. Prenons-en deux.

QUELLE(S) FAMILLE(S) ?

La partie sur la famille et la perte graduelle du rôle social des femmes est la moins élaborée. Ce thème, bien sûr, est extrêmement complexe et les études n'abondent guère. De plus, le développement n'a pas été linéaire. Les rythmes, les formes et les origines de son évolution, ainsi que les forces sociales en jeu, diffèrent selon la place économique de chaque type de famille. Concernant la famille ouvrière par exemple, le terme d'« embourgeoisement » pour la caractériser vise trop court. Même si un tel phénomène eut lieu, il ne fut que partiel. Car la famille prolétaire se vit prise entre

CHRISTA DE CAROUGE DES ROBES D'ART

Une styliste qui expose ses robes dans une galerie d'art, ce n'est pas commun. Intriguées, nous sommes allé voir la première exposition de Christa de Carouge, qui a eu lieu début novembre à la Galerie Halle Sud, à Genève.

A la Renaissance, dès qu'on avait un nouveau costume, on se faisait faire un nouveau portrait. C'est dire que dans la vie d'un individu du XVI^e siècle, même noble, le vêtement était chose rare qu'on ne variait guère.

Après la Deuxième Guerre mondiale, la garde-robe d'une femme européenne se composait, en moyenne, d'une jupe, de quelques blouses et pullovers, d'un tailleur, parfois d'une robe et, pour les plus aisées, d'une robe du soir. Il y avait les vêtements de la semaine, ceux du dimanche*.

Mais déjà dans les années cinquante, l'Amérique prospère apporte au monde occidental la notion de l'objet éphémère. Les magazines féminins deviennent le support d'un marché colossal, celui de la Mode. Le niveau de vie augmente, les dépenses vestimentaires suivent. Aux changements de saisons, correspond le constant renouvellement des garde-robes**.

Aujourd'hui, si le diktat des grands couturiers fait sourire et renvoie déjà au passé, les Modes continuent à se succéder et à se ressembler, le marché continue à prospérer et les magazines féminins continuent à se vendre grâce à la Mode.

Christa de Carouge s'inscrit dans la tendance actuelle des jeunes stylistes français, hommes ou femmes, qui de plus en plus rejettent la notion de « Mode » et cherchent à associer leur travail à celui d'artistes. Les musées commencent à... les exposer, non pas comme « sujet du passé », mais comme objet d'art contemporain.

Comme toutes les femmes, Christa possédait un prénom. Elle s'est rajouté un nom, et comme elle venait de Bâle, elle a trouvé normal de prendre le nom de la ville qu'elle aimait : Carouge.

— Je suis née à Bâle. J'ai fait les Beaux-Arts à Zurich. Je suis arrivée à



Genève en 1963. J'ai commencé par être graphiste. Puis je me suis mariée et à partir de 1965, je suis entrée dans la Mode, par le mariage. Il y a eu ensuite le divorce, la coupure. Depuis 6 ans, je suis à Carouge.

Une boutique ?

— Je n'aime pas ce mot, je lui préfère ESPACE, où j'expose mon travail, ou encore LIEU où je rencontre les femmes qui désirent mes vêtements, qui désirent parler. J'ai besoin de ce contact.

Ce que je recherche ?

— Une philosophie, non pas les grandes doctrines, mais une certaine simplicité, une certaine politesse. J'ai beaucoup voyagé en Orient. Notre monde occidental a complètement perdu la notion d'à quoi servent les vêtements. J'admire le sari des Indiennes, ce bout de tissu qu'on enroule autour du corps. Pour moi, les vêtements c'est ma deuxième peau. Je me rends compte que je vais à contre-courant. Je n'ai ni saison ni heure. Mes vêtements sont les mêmes pour toute heure de la journée, pour toutes les saisons. Il suffit d'enlever ou d'ajouter des couches, selon les climats, les humeurs. Ils sont faits pour durer. Je n'aime pas l'hypocrisie du luxe. Ils sont une construction à partir de matériaux

nobles : coton, laine, soie. Et depuis longtemps, le noir, rien que le noir, avec parfois une touche d'écru, en été. Je crée des vêtements pour m'exprimer et pour aider les autres à en faire autant.

Ma politique économique ?

— Mon affaire est bien gérée, sans trop de frais. J'ai une petite équipe. Je ne tiens pas à m'enrichir. Je maintiens des prix raisonnables car je veux que les femmes, toutes ces célibataires, ces veuves, celles qui ont un travail marginal ou artistique, toutes celles qui sont sous-payées, puissent venir s'habiller chez moi. J'aimerais rester ici, dans cette galerie d'Art, dans ce lieu : grand espace, robes suspendues sur une seule tringle, aucun objet inutile, contact magnifique avec tous les visiteurs qui viennent, qui regardent, qui touchent.

Christa de Carouge, silhouette noire au visage blême, sans fard, sans artifice, aux vêtements tout noirs qui rappellent les kimonos, les robes de prêtre, artiste de l'habillement : parce que femme, elle ne recherche pas le profit mais une certaine qualité de vie.

Michèle Stroun

* Système de la Mode, Roland Barthes, Ed. du Seuil, 1967, p. 302.

** Sunday Telegraph, supplément, octobre 1986.